1re ANNÉE — No 11 Le numéro, 8 cts Samedi, 30 Aout 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Les numéros du mois de septembre paraîtront le 13 et le 27.

Imprimerie A. P. Pigeon, 1595-1597 Rue Ontario



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

LA JEUNE FILLE

(BALLADE)

Traduit du Roumain

Elle est morte, elle est morte,
La gloire des jours s'en est allée,
Qui maintenant ira le matin réveiller le vieux puits sonore ?
Qui répondra le soir en chantant à la voix dolente des brebis ?
Qui fera résonner son rire clair parmi les sentiers ?
Et rebondir le fuseau, et resaisir le fuseau lorsqu'il s'échappe ?
La terre lui disait : " Belle fille,
Comme je voudrais t'avoir,
Te coucher dans mon sein
Où germent les racines.
Je fais tant de fleurs pour les plaines,
Des fleurs qui brillent au grand jour,
Que je veux une fleur pour moi seule,
Une fleur que je couvrirai,
Une fleur dont je me nourrirai,"
Et la terre l'a prise
Et la terre la tient entre ses bras.
Et la jeune fille répondait à la terre :
" Bonne terre fraîche, ne me prends pas,
Ne me tient pas dans tes bras.
N'as-tu pas assez des semailles qui frissonnent ?
Et du pas léger des amants ?
Bonne terre fraîche, je ne veux pas dormir sous toi,
Mais je veux me couvrir la tête,
Et devenir une épouse robuste aux travaux,
Et te donner la sueur de ma jeunesse,
Et créer de beaux enfants qui te cultiveront.
Bonne terre fraîche, ne me prends pas."
Mais la terre l'a prise,
La terre la tient entre ses bras,
La terre ne la rendra pas,
Elle est morte, elle est morte.
Qui maintenant ira le matin réveiller le puits sonore ?
Qui répondra le soir à la voix dolente des brebis ?
Qui fera par les sentiers sonner son rire clair ?
Elle est morte, elle est morte.

HÉLÈNE VACARESCO.

NOTE DE LA RÉDACTION.—Nous nous estimons heureuse de reproduire une des chansons roumaines que notre éminente collaboratrice, en ce moment, à Paris, récite avec un succès retentissant dans les salons si recherchés de Mmes la duchesse de Rohan, la baronne de Baye, la comtesse de Noailles, etc, etc. Nous joignons ici nos félicitations à celle du Tout-Paris brillant et lettré, qui applaudit, chaque année, Mlle Vacaresco, avec un enthousiasme toujours nouveau.

Far Niente

NOUS avons tous, je pense, habitants des grandes villes rivés à la même chaîne, souventes fois dans nos occupations quotidiennes, ces nostalgie d'air, d'espaces immenses, et de ces désirs intenses de remplir la prunelle de nos yeux par de verdoyants panoramas, loin des bruits et de la promiscuité des foules... Heureux donc, ceux qui, succombant aux tentations du nonchaloir, peuvent aller où leur âme chante !...

C'est non loin de Montréal, dans un beau et grand village, mirant des toits coquets dans les eaux limpides d'une rivière que j'ai vécu—oh ! si peu de jours—la plus charmante des pastorales.

Dans cette retraite, tout est bon, tout est sain. Un recul du temps aux époques patriarcales. C'est que l'homme appliqué à la terre devient candide et fort comme elle. Celui-là seul qui l'abandonne, après s'être donné à elle, a le cœur plein d'instincts pervers.

Ce fut un enchantement ! une détente complète que ce repos aux grands champs où les blés achevaient de mûrir leurs gerbes blondes, où le sarrazin en fleurs parfumait la brise d'exquises senteurs de miel. Tout me charmait de cette vraie campagne, que n'a pas encore gâtée l'afflux des citadins en rupture de ban. J'écoutais, amusée, l'histoire des amours de Jean-Paul-Georges — (Jean fils de Paul petit - fils de Georges) avec Marie-Jacques. Le rendement considérable des terres de JosNanette, ou la vente du dernier cheval de Jos Mimi, que je ne connaissais d'ailleurs ni les uns ni les autres, excitaient cependant mon

plus vif intérêt. Et le détail des élections municipales ou parlementaires que me racontait mon vieux et cher hôte, le soir, après souper, me ravissait entièrement.

Le médecin du village, que j'allai voir avec empressement, me parla de ses clients—toute cette partie du pays—avec une affection émue. Songez qu'il est là depuis quarante-deux ans déjà et qu'il y restera encore aussi longtemps que Dieu voudra. D'après son ordre formel, à sa mort, sa ménagère jettera au feu tous ses livres de créance. Il se considère assez payé par l'estime et le respect sans bornes dont on l'entoure et par les regrets durables qu'il laissera derrière lui. A ce prix, ne détruit pas qui veut ses livres de créances.

"Dieu n'a pas dessiné un rivage, a dit Lacordaire, élevé une montagne, arrosé une vallée et creusé une mer, sans savoir pour quel peuple ou quelles âmes, il travaillait." Cette pensée me revenait sans cesse à l'esprit, dans ce coin de terre, dont l'aspect riant et paisible indiquait le bien-être et le calme qu'on y jouissait.

La rivière Yamaska, qui rappelle la Loire par ses méandres et la joliesse de ses horizons, roulant ses ondes égales entre deux rives verdoyantes, donne encore l'image de la vie sereine qui s'écoule dans ces lieux.

La prospérité y éclate partout. Songez qu'il n'y a pas un pauvre et qu'on ne donne qu'au chemineau qui passe... Ah ! le chemineau ! comme je comprends la passion vagabonde qui le mène, de campagne en campagne, aux décors divers et toujours si beaux. Comme il devient facile de contracter le goût de la flâne dans cette atmosphère heureuse, au milieu de la splendeur d'une nature abondante et généreuse, qui, durant la belle saison au moins, prodigue gratuitement ses fruits pour nourriture, et, pour repos, l'ombre de ses grands arbres.

J'ai toujours gardé fidèle et reconnaissante souvenance du premier roman que j'ai lu. C'était l'honnête histoire d'un passeur et d'un bac, lesquels, l'un poussant l'autre, avaient accompli des prodiges de dévouement et de vertu. Aussi bien, ils en recevaient, à la fin du volume, la récompense, bien méritée. Le passeur avait du maire une médaille quelconque, puis épousait la plus belle comme la plus modeste fille du pays ; et le bac, retapé à neuf, ne se promenait plus qu'orné de banderolles multicolores. Si le roman ne semble pas très palpitant, c'est qu'il n'est pas lu par des yeux de huit ans, mais j'ai conservé inaltérable mon désir de passer en bac une rivière quelconque, fut-ce même le Styx.

Eh ! bien, mon souhait s'est réalisé, j'avouerai même que ce passage fréquent en bac de la rivière Yamaska n'a pas peu contribué à la poétiser dans mon esprit.

Pierre, le passeur, n'a pourtant rien de commun avec un héros de roman, mais il a son cachet d'originalité, ce qui, après tout, vaut peut-être mieux. Pierre, donc, est un robuste et grand gaillard, très peu soigneux de sa toilette, et, qui a, pour principe, de ne pas parler ou de ne pas répondre aux gens dont la mine ne lui revient pas. Songez donc qu'un "monsieur prêtre" lui aurait demandé, un jour, une information et qu'il n'obtint pas un mot ! Le fait était inouï au village.

Mon hôtesse, qui craignait une de ses impertinences ordinaires, m'avait nerveusement dit, tout bas, en entrant dans le bac :

—Je vous en prie, ne parlez pas à Pierre.

Naturellement, j'en mourais d'envie. Pour ne pas m'exposer cependant à un affront direct, je risquai une phrase qui ne s'adressait à personne en particulier, et, qui, à la rigueur, pouvait rester sans réponse.

—Ça doit être un rude métier tout de même que celui de passeur, fis-je, en reluquant, sans en avoir l'air, l'effet de ma sympathie sur le visage de Pierre. Un ride s'effaça à la commissure des lèvres, et, son œil se tourna vers moi, subitement adouci.

—Ah ! pour sûr, grogna-t-il.

Ah ! le triomphe sans mélange d'un pareil moment !

Eh, mon Dieu, voilà mon bonheur qui s'achève, il faut regagner la ville grondeuse et le travail tyrannique. J'irai auparavant au cimetière où les trépassés dorment leur ultime sommeil autour de la vieille église, sous les rayons de la lampe du sanctuaire, veillant et priant pour eux. A travers l'herbe, croissant haut et dru, l'on me dirigea au stèle funéraire sous lequel repose une petite morte chérie dont les talents littéraires et le vibrant patriotisme promettaient tant d'œuvres à son pays. Hélas ! combien s'en sont allées ainsi, au matin,—fleurs trop frêles — dans le vent rude !

Encore quelques promenades sur les routes solitaires, quelques haltes sous les ormes gracieux, puis, une station au vieux Calvaire, sur le bois duquel la tradition veut que l'on pique une épingle pour chaque grâce que l'on demande ..

Une épingle, deux épingles.... et qui sait à quel nombre nous nous arrêterions, si nous n'en manquions pas, tout à coup — seulement, avons-nous bien la foi qui exauce ?

Et je pars, l'âme apaisée, retrempée... reconnaissante aussi à la tourelle hospitalière où lui ont été prodigués tant de soins bienveillants et délicats.

J'ai toute ma vie pour m'en ressouvenir.

FRANÇOISE.

La chanson des nouveaux époux

POSOLIPPO

DU ciel enflammé par le soleil couchant, il pleut des rayons qui rougissent la surface paisible de la mer.

Les nouveaux époux sont étendus à l'arrière d'une barque à six rameurs. Ils glissent, rapides, fendant les flots de pourpre.

—La mer trop ardente m'aveugle, dit-elle : plus je suis sombre, plus ce qui m'entoure s'illumine ; retournons dans le Nord où le ciel est triste. Je m'accuse de la maladie de mon frère. Il me semble que si je revenais auprès de lui je le guérirais. Vous n'auriez pas dû m'en séparer, ami, c'est de l'égoïsme. Vous ne croyez pas à la communauté d'impression des jumeaux. Cependant, mon frère souffre loin de moi. Notre mère doit être malheureuse. Partons ce soir.

—Vous exagérez vos propres craintes, ma bien-aimée. Votre mère n'est pas inquiète, et vous préoccupez sa tendresse autant que votre frère. Elle sait combien le voyage vous a fatiguée.

—Rentrons au Pausilippe, reprit la jeune femme. J'attends des nouvelles, et, bonnes ou mauvaises, je serais désolée de ne pas les avoir aussitôt leur arrivée.

—Mon adorée, songe à notre bonheur, ton chagrin désole mes joies.

—Si mon frère mourait, j'en aurais le remords, et, comme c'est vous qui m'avez éloignée de lui, vous me paraîtriez plus coupable que moi.

Les regards de l'époux, chargés de reproches, s'arrêtèrent un moment sur les yeux de sa compagne ; mais elle ne s'attendrit pas.

La trouvant cruelle, il détourna la tête.

Alors, comprenant qu'elle était injuste : "Vous le savez, je vous aime, dit la jeune femme, qui pencha son front sous les lèvres de son mari ; si je vous afflige, pardonnez-moi, et consolez-moi."

—Mignonne, je vous le répète, je n'ai pas le pressentiment d'un malheur. Je ne souffre que de votre tourment. Espérez avec moi ! si votre frère se guérit, et si vous êtes tout à l'heure rassurée, promettez-moi que vous m'aimerez sans réserve... comme je t'aime ? Ah ! quelle soif d'amour j'ai gardée de mes lentes fiançailles ! Et voilà que la destinée me restreint mes joies quand je les possède, quand toi, mon adorée, tu es ma femme.

—Vous m'avez dit, n'est-ce pas? qu'un signal serait fait à la tour de la villa si une lettre nous arrivait. Regardez, il me semble...

—Oui, je vois le signal ! Qu'on rentre, dit-il, aux rameurs. Gagnez la rive à force de bras, mes amis, je vous en conjure. Comme je suis troublé ! ajouta le jeune époux. Une fois encore mon bonheur va se décider. Je crains, mignonne, que tu ne m'accables, si la nouvelle est douloureuse.

—En revanche, dit-elle avec émotion, je veux m'abandonner à tout mon amour, t'aimer follement, lorsque je n'aurai plus de souci. Nous étions trop heureux, il fallait payer la rançon de notre félicité. Pourtant mon angoisse est si grande, qu'elle devrait être une épreuve suffisante.

Les jeunes époux débarquent sur une des terrasses de la villa. Un domestique les attendait, tenant une lettre à la main. La jeune femme se saisit avec impatience de la lettre ; mais elle n'ose l'ouvrir. Son mari la parcourt des yeux.

Puis, l'entraînant à l'ombre d'un platane, il lit :

"Mes enfants, soyez heureux, sans scrupules ; je n'ai plus une inquiétude sur la santé de votre frère."

D'interminables baisers fêtent la bonne nouvelle.

—Le Pausilippe m'inspirait une confiance superstitieuse, dit-il.

—Pourquoi, mon bien-aimé?

—*Posilippo* signifie : cessation de tristesse.

JULIETTE LAMBERT
(Mme ADAM.)

Philosophie — Psychologie — Art

(Lettre d'un Parisien à sa filleule Canadienne)

Ma chère filleule,

VOUS avez vingt ans. Vous n'êtes ni difforme, ni bossue, ni laide : oh ! non, un teint de lys délicatement rosé, des cheveux châtains à reflets de bronze et d'or, des yeux bruns dont le regard est une caresse, un sourire espiègle, une grâce souple faisant de votre être un tout harmonieux de grâce et de douceur. Voilà ce qu'aurait à saisir le peintre assez génial pour reproduire la fidèle image de notre Yvonne.

Or, elle, entrant dans le monde, au lieu d'y agréer tout uniment les hommages qui se multiplient..., d'y sourire à l'amour qui guette,—sans devenir morose ou hypocondre, — se fait grave, et demande à son vieux bonhomme de parrain — le moins brillant, non le moins enthousiaste de ses admirateurs, — de parachever son éducation, de l'aider à devenir un être pensant, une *vraie femme* capable de tracer son sillon dans la vie, d'y conduire un jour avec honneur et fierté les enfants qui viendront, naturellement,... après cette évolution réservée à toutes les jeunes filles dont le mariage, la création d'une famille sont les actes essentiels...

Ce n'est pas voir en *myope* comme le parrain, fillette, d'apercevoir déjà des *petits* groupés autour de vous-MÈRE, acquérant de votre sagesse et de votre exemple le ressort moral et intellectuel qui les fera forts, prêts à servir votre Patrie en athlètes du Vrai, du Grand et du Beau.

Un temps....

Je viens de rester longuement pensif devant votre large écriture suggestive, disant l'énergie de votre caractère.

"*Vivre*, écrivez-vous, c'est *progresser*. Jusqu'ici, je n'ai pas été réfractaire au principe. Docile élève de mes professeurs, excitée par eux, j'ai obtenu tous les grades universitaires qui correspondaient à mon âge. L'étude m'a fait monter. Elle m'a consolée aussi. J'en avais besoin étant l'une de ces demi-orphelines qui doivent ignorer toujours l'ineffable bonheur de dire : papa !

Ma mère a semé, puis essayé de cultiver en moi les vertus qui sont le soleil de l'âme, et qui l'aguerrissent en prévision des tempêtes et des infortunes de la vie.... Mais, en attendant le mari qu'elle me cherche de toute sa perspicacité de femme intelligente qui sait, qui aime éperdument son *unique*, ne veut-elle pas que, maintenant, je trottine sur place en arrivée, c'est-à-dire usant mes heures au piano, à la gérance mitigée de notre maison dont elle ne peut se décharger d'un coup, à l'entretien de nos relations mondaines....

Eh bien ! m'enrayer là ! m'immobiliser dans une période transitoire futile et puérile ! — Non.

J'ai lu le beau livre de M. Marcel Prévost à sa nièce Françoise.... Les théories, les aperçus qu'il déroule aux yeux de cette jeune fille, m'ont mis au cœur de l'ambition à moi aussi.

Je ne me détournerai en rien des voies tracées de ma destinée ; j'en apprécie le calme bonheur, mais je veux y ajouter du personnel, du meilleur : Savoir, savoir plus en vue d'être plus utile me sera désormais un but et un levier.

Et de ce fait, parrain, vous devenez mon auxiliaire, car c'est vous que j'ai choisi comme éducateur de ma pensée.

Des *pourquoi* et des *parce que* d'Yvonne, vous vouliez composer un volume autrefois. Aidez-là à résoudre certains de ses *comment* qui persistent. Initiez-là à la *psychologie* et à cette belle *philosophie* que la science éclipse si malencontreusement, dites-vous, dans les préoccupations de notre société fiévreuse et terre à terre.

" La science! qui devrait se juxtaposer à la philosophie, s'y subordonner afin que celle-ci, de ses rayons, l'illumine, afin que, de sa force, elle la rende plus sûre, la tire en haut, lui évite de se river aux régions inférieures où ne résident point les causes initiales..."

Voyez, parrain, *Yvonnette* sait écouter, comprendre, retenir.

Donc, c'est dit. Même, vous n'êtes pas égoïste, ainsi qu'on en accuse les vieux garçons, et après avoir étudié toute votre vie le Beau moral, le Beau artistique, les manifestations de l'art chez tous les peuples dès les origines jusqu'aux temps actuels ; n'aurez-vous pas quelque joie à partager avec votre filleule les richesses amassées de tant de voyages curieux et de recherches studieuses ?...

Si. Et ravi, chaque semaine pour *Nette* impatiente et attentive, vous ouvrirez votre tour d'ivoire, vous en sortirez de ces notes claires, fines, judicieuses et exactes dont vous avez le secret, qu'elle s'assimilera, qui l'associeront à vos nobles jouissances de sage, de savant et d'artiste !"

Petite enjôleuse ! !...

C'est égal ! Moi, professeur de philosophie ! Et pour qui ?... Pour vous !...

Molière me rit au nez.

La *psychologie !* passe encore. On en parlait moins à son époque, mais on en avait, et lui, de la bonne. Ce qui le menait à affirmer : qu'à la femme, il ne faut autre chose que de la grâce, de la beauté et... *des clartés de tout...*

Votre mine s'allonge. Vous vous récriez : " Ce vilain *boulevardier* qui ne me prend pas au sérieux !"

De vos menottes à fossettes, les dix doigts ont saisi mes oreilles.... Il va m'en cuire.

Doucement, que je m'oriente.

Vous êtes virilement chrétienne. Au couvent, on vous a dit le nom des systèmes philosophiques anciens et modernes qui ont entraîné les hommes à errer plus haut ou plus bas... A coup sûr, vous savez l'a b c de la philosophie. Nous n'y reviendrons que pour développer votre acquis, et un peu à propos de tout.

En ce qui touche la *psychologie*, moins de façons. Entrons dans son domaine, prenons-y pied : C'est *un os dont la substantifique moëlle* ne saurait être indigeste à aucun.

D'abord, enfant, définissons ce qu'est *votre moi, votre âme*.

Qu'est-ce que cette grande chose qui vit au plus profond de vous, de *nous*, qui s'y agite, s'y émeut, tantôt lumière et tantôt nuit ?... Poussant l'individu allègre et joyeux, ou l'écrasant à tel tournant sous un imprécis de douleur et de mystère ?... Là, mer aux eaux bleues moirées de teintes opalines, ici, océan aux vagues sombres, tourmentées, tumultueuses ?.... Toujours immense, toujours infinie !

Qu'est-ce que cet insaisissable, cet impalpable, cet impondérable qui pense, qui fait qu'une petite fille ose affronter les problèmes de l'existence de l'homme, de son commencement, de sa fin ?...

Qu'est-ce que ceci, enfin, qui vous fait dire : *je veux*, et qui, lorsque nous regardons la terre et ses magnificences, le ciel constellé, peut clamer : *tout passe* et vous passez. *Moi, je vis !....* Bientôt, vous — splendeurs qui m'éblouissez — vous retournerez au néant, votre nom n'en sera plus un, à peine un souvenir, moi je dirai, je dirai pour jamais : *Je suis !*

Cet être, cette substance active, intelligente, libre, immatérielle, vivant dans le corps sans être le corps, cette substance vitale que le chirurgien le plus habile n'a jamais trouvé sous son scalpel, parce qu'elle est esprit, c'est, en vous, le reflet du Créateur.

Et c'est à la psychologie de nous en apprendre les fonctions, de nous révéler quels liens l'unissent à la matérialité de nos personnes et des choses tangibles.

Nette, pour explorer la montagne, vous prenez un guide sûr, pour voguer sur cet Océan qui nous sépare de quinze cents lieues marines, hélas ! vous vous fiez à la boussole de vos capitaines de steamers, et pour visiter les Catacombes, vous vous souvenez de quel flambeau on nous avait muni à Rome, l'an dernier.

En nous aventurant dans la *Psychologie*, quel sera notre guide, notre boussole, notre flambeau ?

La *Conscience, l'observation intérieure.*

Et maintenant, hardi ! Puisque vous le souhaitez..... En route jusqu'aux cimes, jusqu'aux sommets de cette intelligence humaine laquelle, après s'être jouée des forces de la nature, après avoir réalisé les progrès dont s'énorgueillit notre XXe siècle, rêve d'autres conquêtes et y touche...

Si nous regardons en nous — sans psychologie savante, — nous y démêlons, au général, deux sortes d'opérations : celles du corps et celles de l'âme.

Nous avons faim, soif, la fatigue nous endort : En ceci, le corps seul est affecté.

Mais nous *pensons :* Là, le corps n'a rien à faire.

A grands traits aussitôt, s'esquisse un partage des phénomènes précités :

1° *Phénomènes physiologiques.*

2° *Phénomènes psychologiques.*

La physiologie de l'homme vous a instruite des rouages de ces premiers phénomènes, nous ne nous occuperons que des seconds, spéciaux à notre étude.

Evidemment — nous l'énoncions à la minute, — si *je pense*, le corps n'a pas de concours à me fournir. Il n'en est pas de même pour tous les phénomènes psychologiques, pour ceux de la *Volonté* et de l'*amour*, très particulièrement.

En son essence, la *Volonté* est un phénomène interne ; mais soudain, pour exercer notre vouloir, le transmettre, l'accomplir, il nous faudra le rendre sensible.

De même, *aimer ;* voilà qui sort du moins immatériel de nous ; cependant, l'amour n'existe que s'il s'appose sur un objet...

Et dans les phénomènes psychologiques eux-mêmes s'impose une classification première, d'après des opérations diverses :

1° Ces opérations sont *intellectuelles*,

2° elles *sont sensitives*.

Penser, aimer, vouloir, c'est le résumé de l'homme dont l'éducation doit *former l'esprit, élargir le cœur, baser le caractère* selon les règles du bien et du parfait.

Là-dessus, ma chère filleule, un fâcheux m'ayant interrompu et le courrier n'attendant guère, je n'ai qu'à vous embrasser en vous répétant à bientôt.

PIERRE DE GUÉRIC,

Ce 27 juin 1902.

Pour copie conforme,

RENÉE DE MARGUERON.

Réponse à un point d'interrogation

L'HISTOIRE racontée dans le dernier numéro du "Journal," et ayant pour titre (?) un gros point d'interrogation, doit avoir occupé l'imagination d'un bon nombre de lecteurs, encore plus de lectrices... et nul doute que de tous côtés vous sont adressées, à ce sujet, des pages intéressantes et curieuses. Si je savais écrire..... mais, voilà... je ne sais pas!... Pourtant, vous êtes si indulgente, que vous me pardonnerez ce besoin de causer, que je ne puis pas toujours maîtriser, et surtout la grande envie de dire, que le rêve de Mme X, malgré les circonstances extraordinaires qui l'accompagnent, m'a plus intéressée qu'étonnée. Je pourrais ajouter que cette lecture a été pour moi une sorte de soulagement;—pour la bonne raison qu'il m'arrive bien souvent, de rêver de façon très claire et très nette, des incidents qui se réalisent le jour suivant, et cela avec une si étrange précision, que je ne puis me défendre d'un certain malaise..... Autre chose: les *pressentiments*, surtout les mauvais, qui pour moi se traduisent par un serrement de cœur, une sorte d'angoisse, ne m'ont presque jamais trompée..... Tout dernièrement, dans la nuit du 9 au 10 courant, je me suis trouvée éveillée, soudainement. Ma pensée s'est reportée vers quelqu'un, connu dans mes jeunes années, tout simplement comme grand nombre de personnes d'une même paroisse se connaissent, *en passant*, rien de plus. Depuis 25 ans, ce personnage avait quitté la campagne pour aller habiter une de nos grandes villes, et je n'en avais plus entendu parler.... Voilà que pendant ces heures d'insomnie, je me demande ce que cet homme est devenu, ce qu'il peut avoir fait... etc, etc. C'était une espèce d'obsession fatigante; et ce n'est qu'en me fâchant presque contre moi-même, ou plutôt contre mon imagination, que je parvins à me rendormir. Le lendemain, à mon réveil, je n'y pensais plus. Mais voilà, qu'au prône, de la messe paroissiale, j'entends recommander aux prières des fidèles... "un tel, autrefois de cette paroisse, décédé à M., dans le courant de la semaine dernière...." Inutile de dire que j'ai sursauté, en entendant le nom de celui qui m'avait tant préoccupée quelques heures auparavant.

Comment expliquer ces choses, qui pourtant sont loin d'approcher de l'extraordinaire rêve, en *partie double* de Mme X.... Il me semble que dans ce dernier cas si étrange, le fait d'avoir connu d'avance la propriété en question, n'a rien d'alarmant, au contraire, je croirais y voir un présage de bonheur. Peut-être est-ce un peu osé à *une espèce de sauvage* de dire ce que je pense comme je viens de le faire. Mais la lecture du cher JOURNAL DE FRANÇOISE me fait tant rêver les yeux ouverts que j'éprouve parfois le besoin d'écrire ces rêves....

MARGUERITE DES BOSQUETS.
Saint-Michel de Bellechasse.

Histoire pour rire

C'EST encore le temps des vacances. Ceux qui n'y sont pas— en vacances — devraient y être. Donc, amusons-nous un *p'tit brin*.

Et là dessus, je vous raconte une histoire assez insignifiante, si vous voulez, mais à coup sûr très plaisante. Voici ce que l'on m'a dit:

Dans une chambrette de jeune fille, —vous savez, une de ces chambrettes où les photographies autographiées, les nœuds de rubans, les cartes d'invitation, les multiples souvenirs des étés à la campagne, et toutes sortes de trophées d'amoureux, ces ennemis de la paix de l'âme, font les principales décorations, — une jolie visiteuse va des uns aux autres avec mille exclamations tandis que ses doigts fureteurs déplacent les mille bibelots des étagères.

Tout à coup, les petites mains s'arrêtent à un léger faisceau d'allumettes à demi-brûlées, retenues ensemble par une faveur bleue.

— M'expliquerez-vous, dit la visiteuse à son amie, ce que veut dire ceci?

—Ceci? c'est un "memento" du plus grand compliment que j'aie reçu dans ma vie.

Et sur la personnification d'un grand point d'interrogation devant elle, la jeune fille continua:

—Un de ces soirs derniers, je veillais avec un ami sur la vérandah. Nous eûmes une conversation très animée et nous nous querellâmes sur une foule de sujets. Vous ne savez pas, fit-elle en guise de parenthèses, comme c'est gentil de se quereller avec quelqu'un qu'on estime bien..... Bref, dans la chaleur du combat, entre l'art de porter des coups et celui non moins attrayant de riposter, les heures s'écoulèrent si rapidement que nous fûmes l'un et l'autre tout surpris d'entendre sonner minuit...

—Mais, je ne vois pas bien, hasarda la visiteuse, le rapport qu'il existe entre la brièveté charmante de cette soirée d'été et ce paquet d'allumettes?

—Patience, fit l'autre, j'y arrive. Avant de prendre congé de moi, M. Morot alluma pour la dernière fois son cigare, en me disant que c'était pour le moins la douzième allumette qu'il enflammait dans le cours de la soirée; que c'était le plus grand compliment que l'on pouvait faire à une femme et le témoignage le plus irréfutable de l'intérêt de sa conversation que d'oublier son cigare en causant avec elle et de le laisser s'éteindre à toute minute. Il me dit de toujours faire attention au cigare de l'homme qui me parlerait, et que je trouverais la preuve tangible de mon amabilité, dans la jonchée d'allumettes qui se ferait autour de lui.

—Et ce sont celles de M. Morot que vous avez ramassées?

— Oui, comptez-les, fit-elle avec orgueil.

La visiteuse compta. Il y en avait vingt-deux!

—Et dire, ajouta la jeune fille avec un soupir que j'en ai perdu quelques-unes qu'il a jetées dans le parterre et que je n'ai pu retrouver... Mais retenez bien mon conseil: Craignez le cigare, c'est un puissant rival. Et combien glorieuse est la victoire quand on l'emporte sur ses charmes! Il y a des femmes qui ne permettent pas aux hommes de fumer en leur présence; franchement, elles ont tort. Eloigner un rival n'est pas le vaincre. Et puis, c'est agréable, il me semble, l'odeur d'un bon Havane. D'ailleurs, rien ne vaut la sensation exquise d'être encore plus grisante que lui......

MORALE: Laissez fumer les amoureux.

MARCELLE

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXII

Griefswald, 12 mai.

Mon unique espoir, c'est que je ne vivrai pas assez pour voir le jour où vous cesserez d'habiter notre terre : voilà tout ce que je puis désirer pour moi. Vous-même, vous ne pouvez soupçonner à quel point vous êtes entrée dans ma vie ! Souvent cette pensée traverse ma folle cervelle, quand je reçois une de vos chères pages :— "Maintenant tue-toi, car l'avenir ne peut te réserver un moment plus heureux que celui-ci." — Mais je ne cherche plus mon bonheur sur cette terre, quoique j'y aie connu autrefois des moments heureux, quand je trouvais quelqu'idée neuve, quand un étudiant intelligent venait me remercier après un de mes cours, quand la mer battait follement la grève de Stubbenkammer, quand je contemplais au Louvre la Vénus de Milo. Dans ces instants de jouissance fugitive, mon individualité disparaissait, je ne savais plus si j'étais moi ou quelqu'autre. Mais qu'il arrive une lettre de vous, je sais aussitôt que c'est bien moi, moi-même qui suis heureux. C'est pour cela que souvent je tombe dans les extrêmes. A quoi bon vous faire cette confession ? Peut-être en serez-vous offensée ?

Oui, petite princesse, vous avez eu grandement raison de m'écrire cette dure lettre. Je mépriserais, certes, un homme duquel j'apprendrais qu'il s'est introduit par ruse dans une maison étrangère. Mais, du reste, je me méprise toujours, sauf lorsqu'il m'arrive par hasard de m'adorer. Il fallait que je vous visse, vous et Rauchenstein, et ce désir était si impérieux, qu'il me servait d'excuse vis-à-vis de moi-même. J'avais préalablement persuadé à ma volonté, que je respecte plus qu'un de mes semblables, de s'engager à vous amener à moi. Elle répondait non, que c'était au dessus de sa puissance, quoiqu'elle se flatte d'avoir beaucoup d'empire sur vous. Pardonnez-lui ; mais je ne sais vraiment rien ni personne qui ait résisté à un vrai vouloir de moi.

A propos de musique ! Je joue souvent des nuits entières. Mais je ne voudrais pas que vous me vissiez jamais à mon piano. Il y a quelque chose de fou chez un homme qui cherche à résoudre avec des sons l'énigme dont les mots lui refusent la solution.

Savez-vous ce qui m'a fait plaisir dans votre terrible épître ? Vous n'avez rien de "la jeune fille" de convention ; ce que j'avais pensé de votre "petite personne" ne vous préoccupe guère. J'avais bâti sur une telle curiosité l'espoir de mon pardon. Vous auriez dû demander l'effet que produit votre apparition sur celui qui vous voit pour la première fois. Comme vous ne l'avez pas demandé, vous n'en saurez rien, quoiqu'un professeur d'esthétique pût avoir le droit de dire son mot là-dessus. Ah ! mon enfant ! je donnerais tout mon bagage d'art et de science, pour le mot de quelques problèmes métaphysiques.

Il faut que je trouve le *pourquoi*, je ne mourrai pas avant ; ce désir intense retiendra ensemble mes atomes terrestres, jusqu'à ce qu'il meure lui-même.

Pardonnez, gracieuse petite déesse, c'est le printemps, le printemps avec son merveilleux regard bleu, qui m'ébranle ainsi.

Hier, pensant que je n'aurais plus jamais de nouvelles de ma princesse, je suis allé au Bois ; partout j'ai rencontré le public. J'ai fini par m'arrêter au plus épais de la foule, près du pavillon où la musique militaire joue sous les vieux arbres. Il commença de pleuvoir, ce qui me fit plaisir. Une telle averse vient en aide à l'imagination : j'avais tout un lac sur les grands bords de mon chapeau. Il ne survint pas de concierge pour me dire que nous aurions beau temps à la Pentecôte, mais une maman avec trois jolies filles, s'inquiéta que je ne prisse un refroidissement. Je la tranquillisai.

Songez donc Ulrique, j'ai moi aussi un chien, qui se nomme le Maure, affreusement jaloux, et qui dort toujours auprès de mon lit. A Greifswald, on dit que je ne pourrai jamais me marier, que Maure étranglera ma femme dès qu'il la verra. Je connais mieux la pauvre bête ; elle se coucherait tranquillement dans un coin et elle y mourrait de chagrin. Mara n'aurait donc pas aboyé en me voyant ; elle aurait senti que je suis un ami des chiens. Aujourd'hui, je fumerai en écrivant ma lettre, pour qu'elle apprenne à connaître l'odeur de mon tabac, puisque c'est principalement pour elle que j'écris. J'aurais bientôt fait de m'entendre avec Mara ; — avec sa maîtresse c'est plus difficile.

L'ami dévoué d'Ulrique,

BRUNO.

XXIII

Rauchenstein, 15 mai.

Prenez garde, mon ami, je commence à m'imaginer que mes lettres vous font plaisir. Il y a dans la vôtre un accent d'isolement et de souffrance, comme si vous n'aviez jamais de votre vie été joyeux. Au premier moment de bonheur, vous pensez à vous tuer, et parce qu'un homme sensé a honte d'une telle action, vous vous réfugiez dans les chambres en deuil et dépeuplées des seuls êtres qui vous aient tenu de près ! Si je n'étais un garçon, Dieu sait que mes yeux seraient humides. N'avez-vous donc personne, — personne ? Ne pouvez-vous jamais dire à quelqu'un :—Réjouis-toi avec moi ; je suis si heureux !"—

Il m'est arrivé une fois quelque chose d'étrange ! J'avais éprouvé une grande joie, si vive, qu'elle m'avait comme poussée au dehors, au grand air. C'était dans une ville où je me trouvais à peu près étrangère. Une porte d'église s'ouvrant devant moi, j'entrai, j'allai jusqu'à l'autel et je dis : — "Mon Dieu ! je suis si heureuse ! Laissez-moi donner un pareil bonheur à quelqu'un !" — En sortant, je vis, à genoux sur les dalles, un homme proprement habillé, mais extrêmement pâle. J'allai timidement à lui, et je lui demandai : — "Seriez-vous malade, Monsieur ? Vous paraissez bien souffrant !— "Voilà trois jours que je n'ai mangé ! — Voyez, homme de peu de foi, le bon Dieu avait entendu ma prière et la

sienne, et m'avait inspiré la hardiesse de parler à cet inconnu, dans cette grande ville étrangère. Ah ! je veux vous insuffler dans le cœur ma grande et robuste foi d'enfant, la faire entrer en vous par mon chant ou mon regard ; car les paroles ne servent à rien, la parole est froide. L'homme n'est d'ailleurs jamais dans un aussi terrible isolement, quand il a Dieu avec soi ; il n'a pas envie de se tuer, car Dieu l'aide à porter la joie comme la douleur. Si vous saviez avec quel bonheur je viendrais en aide à toute l'humanité ! Et il n'y aurait que mon ami pour lequel je ne pourrais rien ! Je sais bien ce qui se passera, lorsque votre volonté ou la mienne nous aura amenés l'un près de l'autre : nous parlerons, nous parlerons, sans nous arrêter. Dans les lettres, on ne peut qu'effleurer toute chose ; il y a des malentendus qu'un sourire aurait effacé, si on s'était vus. Peut-être vous sentez-vous moins triste quand vous m'écrivez, car alors vous êtes sûr de faire plaisir. Autrefois, je me suis souvent sentie un peu isolée ; je n'ose plus le penser, depuis que je connais votre solitude. Elle est aussi grande que l'océan. On parle toujours de la solitude des bois ; il n'y a pas d'expression plus inexacte. D'abord, dans les bois, les arbres sont près des arbres, intimement enlacés, se parlant sans cesse entre eux, se soutenant contre la tempête et le mauvais temps, Il n'y a rien de moins désert qu'une forêt, avec sa surabondance d'êtres vivants. Tout s'y tient, tout s'y enchaîne, et, nous autres gens bornés, nous appelons cela une solitude, parce que nous ne la comprenons pas.

A l'Ascension, ma soi-disante solitude sera troublée pour quelques jours. J'attends la visite de plusieurs cousines, visite qui me met dans une extrême agitation. Mon père m'a dit — " J'aurais invité ton Professeur, si c'étaient les vacances. — Père, il viendra au festival et se fera présenter à toi ". — Vous viendrez ! Mon père soutient que je me rendrai malade à force de musique, car je ne veux pas bouger de la salle Gurzenich, tant qu'il y aura une note à entendre, concerts ou répétitions. Puisque vous êtes musicien si passionné, vous en ferez sans doute autant ?

Je crois que mon père a invité mes cousines pour me tenir tranquille jusque-là, car je suis tellement dévorée d'impatience que tout le reste ne m'est plus rien. Je cours sans cesse du haut en bas des escaliers, je vais voir cent fois si tout est en ordre. Ce matin, de très bonne heure, j'ai été cueillir quelques branches de lilas, de cytise, tout ce que j'ai trouvé de joli, et quelques feuillages de chêne avec leurs pointes rouges ? Aiment-elles les fleurs, mes cousines ? Se douteraient-elles qu'il m'en a coûté un sacrifice pour cueillir celles-là ? Je les connais si peu : l'une est belle, l'autre spirituelle, très spirituelle et me taquinait tellement autrefois, que j'en restais toute déconcertée. Partageront-elles ma joie de les voir ? Elles ne peuvent en être plus excitées ! Mon aveugle me dit— "Tu donnes trop ; tu donnes plus que tu ne peux recevoir — "Tant mieux, Hulotte ! le soleil reçoit-il quelque chose, en retour de la chaleur qu'il nous donne ?— "Qui sait ! Mais tu ne recevras jamais tout ce qu'espèrera ton cœur ; il t'arrivera souvent de réchauffer des pierres, et après toute une journée, elles seront aussi froides qu'avant. —"

Mon Hulotte n'a pas très bonne opinion de ce monde. Ma grand'tante, au contraire, le prend du meilleur côté, disant qu'on n'y peut rien changer, et qu'il est fort bon et beau tel qu'il est. "Seulement vous êtes d'un tous sérieux épouvantable ? Dans ma jeunesse, c'était autre chose ?"— J'ai raconté cela à Hulotte, qui a hoché la tête. — "Oui, oui, on les chassait de leurs châteaux et de leurs terres, mais ils continuaient à danser, à jouer des charades et à être aussi fous que le jour est long. Il est vrai que dans ce temps-là, les nouvelles n'arrivaient pas vite."

Quand on se représente que toute cette société s'amusait, pendant qu'en France, c'était la grande révolution, et que chaque courrier annonçait d'affreux évènements !— Vous avez prétendu, dans une de vos lettres, que nous nous racontions, en riant et en mangeant des bonbons, des histoires de gens qui se sont suicidés de faim et de misère ! Nous ne sommes pas si mauvais que cela ! Jamais de pareilles choses ne se passeraient autour de nous, parce que nous savons les prévenir. Nous connaissons tout le monde à plusieurs milles à la ronde.

On m'appelle pour passer en revue les chambres de nos invitées.

ULRIQUE.

XXIV

Greifswald, 18 mai.

Non, ma jeune amie, je n'ai personne et je ne veux de personne. Si j'acquérais une affection, ce serait pour avoir la douleur de la perdre, car aucune n'a tenu ce qu'elle semblait me promettre. Ce n'est pas la faute des humains, qui sont en général de très braves animaux, mais la mienne. Un individu ne m'intéresse que tant que je puis espérer qu'il m'est supérieur. Dès que je suis allé au fond, — ce qui arrive malheureusement très vite, — il ne vaut plus pour moi que ce que vaut un globe de verre. C'est de même pour les hommes et pour les femmes, car j'ai une certaine expérience de ces dernières. On n'arrive guère à la trentaine, sans l'acquérir, surtout quand on s'est promené à travers le monde. Beaucoup ont excité ma curiosité ; aucune ne l'a satisfaite, la plupart m'ennuient dès notre seconde rencontre... Une femme qui à toute heure deviendrait une personne nouvelle, qui me présenterait chaque jour de nouvelles énigmes à deviner, pourrait seule con erver pour moi de l'intérêt. Aussi l'idée de me marier ne m'est-elle jamais venue à l'esprit. Les hommes de mon caractère ne doivent pas se marier ; ils feraient leur malheur et celui d'une autre ; ils doivent même se garder de l'amour qui pourrait leur devenir mortel ! Je veux bien mourir, mais quand j'aurai écrit mon nom au milieu des étoiles.

Comme vous décrivez joliment notre future entrevue, mon enfant ! Avec tout cela, je n'irai sans doute pas à Cologne ; mille choses sont venues se mettre à la traverse.

(*A suivre.*)

L'Art de s'Habiller soi-même

QUELLE est la meilleure manière d'assembler et de baleiner un fond de corsage dont le dessus doit être tendu, ou qui doit soutenir une blouse ?

En règle générale chaque fois que l'étoffe du corsage n'est pas prise avec la doublure dans toutes les coutures, il faut éviter de faire à la doublure des coutures apparentes. Par ce mot "coutures apparentes" je veux dire celles qui ont leur bord en dehors.

Nous supposons, par exemple, un corsage en doublure quelconque, soie ou coton, avec toutes ses coutures habituelles (celles du milieu du dos, celles des petits côtés, des dessous de bras, les deux pinces et les coutures des épaules).

L'étoffe ne devant être prise que dans les épaules et les dessous de bras, il est absolument inutile de coudre toutes les autres coutures de doublure avec les bords en dehors ; il est au contraire beaucoup plus avantageux de les tourner à l'intérieur entre la doublure et l'étoffe.

Ce système évite le surfil et donne à l'intérieur du corsage un aspect beaucoup plus soigné.

Examinez en effet un corsage dont toutes les coutures de la doublure sont cousues en dehors, si la doublure est à double face (c'est-à-dire à envers noir) ces coutures se détachent en noir sur l'intérieur clair, de plus, même surfilés et baleinés, les bords se "recroquevillent" parcequ'ils n'ont pas une consistance suffisante pour se tenir bien plats et nets.

Si au contraire les coutures (hors celles des dessous de bras et des épaules), ont été cousues à l'intérieur, bien ouvertes avec des crans qui leur permettent de se bien cambrer à la taille, l'aspect intérieur du corsage sera beaucoup plus soigné.

Reste la question du baleinage.

Souvent on coud le ruban de baleine à l'extérieur de la doublure, sur la couture, et on arrête ces baleines par des points au dessus et au dessous de la taille, puis vers le haut et vers le bas, de telle façon que la tension ne se fasse sentir que dans la couture de la taille.

D'autres fois, quand la doublure est suffisamment solide on fait à cette doublure des coutures cachées qu'on pique au bord comme celles d'un corset. On peut même ne pas replier le bord intérieur (celui qui se trouve caché contre l'étoffe,) car on doit éviter les épaisseurs inutiles ou les bords durs qui pourraient marquer à travers le tissu du corsage.

On glisse alors les baleines entre les deux piqûres absolument comme dans un corset, et on éventaille les extrémités. Il est bien entendu que ces coutures couchées sont préparées comme si l'on devait les rabattre, c'est-à-dire qu'on coupe relativement étroit le bord qui restera à l'intérieur et qu'on ne conserve un peu large que celui qui formera le fourreau de la baleine ; ce dernier même ne devra avoir à la taille que quelques incisions, afin de laisser la couture souple et de permettre à la baleine de tendre convenablement la cambrure. Ces incisions ne seront pas visibles, puisqu'elles sont faite à l'envers de la doublure sur la partie appliquée contre l'étoffe.

La couture du milieu du dos est la seule qui ne soit pas faite ainsi, parce que, couchée d'un côté, elle paraîtrait de travers ; le mieux est de l'ouvrir, de faire une piqûre de chaque côté, et si l'on tient absolument à baleiner cette couture, de mettre de chaque côté une très étroite baleine. Mais, le plus souvent, il n'est pas du tout nécessaire de baleiner le milieu du dos, la fermeté donnée par les coutures courbes ou nervures étant très suffisante.

M. BOUDET.

Pour lire à son mari

VOICI ce qu'une Américaine prétend :

Si le bon Dieu s'applique à créer une nouvelle terre, nous espérons qu'il demandera conseil à une femme qui lui dira que la vie sera bien plus agréable si l'homme sérieux apprenait ce qui suit :

A se faire au besoin une tasse de thé.

A se recoudre un bouton.

A trouver son linge bien empesé.

A ne point bailler dans une réunion où il ne s'amuse pas,

A ne point lire son journal à table.

A ne pas avoir de secrets pour sa femme.

A ne pas laisser traîner ses vêtements dans toutes les chambres.

A aimer son intérieur.

A être patient quand il est malade.

A rendre sa femme joyeuse.

A respecter sa belle-mère.

A éviter de claquer les portes.

A s'essuyer les pieds en rentrant.

A vaincre sa mauvaise humeur.

A ne pas dormir après le dîner.

A ne pas parler très haut.

A être le seul et le meilleur ami de sa femme.

A être contrit quand il a tort.

HECTORINE.

Du sel et de ses usages

LE sel n'est pas seulement un condiment nécessaire à la digestion, il est aussi, et fréquemment, un véritable remède et un réactif puissant dont le secours se montre précieux en une foule de circonstances.

L'eau salée parfois suffit à ranimer une personne évanouie à la suite d'un choc.

Dans de l'eau tiède le sel constitue un bon vomitif.

Une simple cuillerée à café dans un verre d'eau a une heureuse influence sur bien des troubles digestifs, soulage des coliques, facilite la digestion, etc.

Un sac de sel chauffé soulage dans les cas de névralgie.

Contre la fatigue des yeux, s'il n'y a pas maladie organique, rien de meilleur qu'un bain chaud d'eau salée.

On évitera ou l'on combattra la chute des cheveux en se lavant, de temps à autre, la tête avec de l'eau salée.

Du sel ajouté à un bain le rend presque aussi fortifiant qu'un bain de mer.

Si l'on saupoudre de sel les tapis avant de les balayer, on constatera que la poussière ne s'élève pas et que les tapis gagnent en brillant et en couleurs.

Jeté sur la suie enflammée, le sel éteint les flammes.

Que l'on en saupoudre légèrement un poêle où cuit un mets quelconque, on fait disparaître toute odeur désagréable.

Causerie Médicale

LES SOINS A DONNER AUX ENFANTS DÉLICATS ET MALADES.

COMME toutes les maladies des jeunes enfants proviennent généralement d'une digestion défectueuse, la plus grande attention doit être donnée à leur nourriture, et je vais parler de l'enfant qu'on nourrit à la bouteille.

La première chose donc, à considérer, c'est la nourriture et avec elle une propreté parfaite ; l'une étant inutile sans l'autre.

Dès qu'on s'aperçoit que l'enfant est plus de mauvaise humeur, plus irritable que d'habitude, qu'il maigrit, vomit, souffre de coliques ou d'irrégularités des intestins ; que les excrétions n'ont pas la couleur et l'odeur naturelles, il faut d'abord rechercher la cause de toutes ces indispositions, car elles sont de nature à devenir tôt ou tard fatales à l'enfant.

On peut toujours commencer par lui donner une très petite dose de calomel, — disons un demi-grain — afin de débarrasser ses intestins. Aucun autre remède ne doit être donné à un enfant sans l'ordonnance d'un médecin.

Voyez ensuite si vous n'avez pas à changer sa nourriture. Faites attention surtout aux bouteilles à lait de l'enfant. Ayez-en toujours au moins deux, dont vous vous servirez alternativement.

Soyons reconnaissantes à l'invention moderne qui a fait disparaître les bouteilles "vieux genre" avec leur tube en caoutchouc !

Ce sont les bouteilles ayant un suçon en caoutchouc s'adaptant bien au goulot les plus faciles à nettoyer que l'on doit employer.

Lavez toujours immédiatement, après que l'enfant aura bu, les bouteilles que vous laisserez ensuite tremper dans l'eau froide jusqu'à ce que vous en ayez besoin.

Un autre point très important est la régularité dans les repas. Les organes digestifs ont besoin d'une longueur de temps égale pour bien digérer. Un enfant jusqu'à un an devra prendre sa nourriture toutes les deux heures pendant le jour mais deux fois la nuit suffira. Après cet âge, on changera graduellement de manière à convenir à l'âge et à la santé de l'enfant.

Un enfant s'habituera vite à un système régulier de nutrition et s'en trouvera bien.

Trop de nourriture est beaucoup plus nuisible que pas assez.

Il faut donc apporter le plus grand soin à la préparation de la nourriture. Pas une mère ne devra recourir aux nourritures artificielles avant d'avoir essayé le lait dans toutes ses préparations.

Il est préférable autant que possible d'avoir le lait d'une seule et même vache et de le diluer suivant l'âge de l'enfant.

Rien autre chose que du lait ne devra être donné pendant la première année et jusqu'à l'âge de trois ans, le lait est la meilleure diète à recommander aux enfants. Les sirops calmants et autres remèdes quels qu'ils soient ne doivent jamais être donnés aux enfants. Ces préparations peuvent parfois les soulager, mais elles ne détruiront jamais la cause de leur mal.

Toute nouriture doit être soigneusement stérilisée, ce qui est très facilement fait en mettant le lait avec de l'eau dans une bouteille nette que l'on mettra ensuite dans une casserole d'eau bouillante. Il faut fermer l'ouverture de la bouteille avec du coton absorbant puis laissez-la bouillir ainsi durant une heure.

Préparez toujours votre nourriture à l'avance afin qu'elle soit stérilisée et froide quand vous en aurez besoin. Ne préparez cependant le breuvage que juste ce qu'il en faut pour un repas, car, le lait stérilisé ne doit jamais être réchauffé deux fois.

Deux onces de lait pour deux onces d'eau suffiront à un enfant de six mois, à chaque fois qu'il boira.

Une mère devra rester auprès de l'enfant tout le temps qu'il prendra sa nourriture afin de tenir la bouteille en bonne position et remarquer si l'enfant aime ce qu'il prend.

Le sucre de [redacted] est préférable au sucre ordinaire pour sucrer le lait, et pour la petite somme de cinq centins, on peut en acheter une bonne quantité, chez n'importe quel pharmacien.

Le bain d'un jeune enfant doit être d'une grande importance dans les soins qu'on lui donne. Voyez à ce que son petit corps soit bien essuyé. Ne vous servez que d'un pur savon de Castille, que son linge soit aussi doux que possible, et ne mettez pas de boutons à ses vêtements.

lait

Voyez à ce que les couches soient bien lavées quand elles sont sales et à ce qu'elles soient parfaitement sèches avant de vous en servir encore. On ne devra pas attacher la couche serrée, à peu près l'espace de deux doigts entre le linge et le corps de l'enfant.

Souvent des douleurs dans l'abdomen peuvent être soulagées par un léger massage au moyen des doigts et d'un peu d'huile d'olive. Il faut frotter l'abdomen très légèrement et en forme de cercle, puis le couvrir d'une bande de flanelle bien molle.

Que les pieds des enfants soient aussi tenus bien chauds.

Ne laissez jamais un enfant mouillé même un seul instant, lavez-le doucement en le saupoudrant ensuite avec une bonne poudre de toilette, chaque fois que vous le changerez de couches.

Un enfant vient-il à être saisi de convulsions. Mettez-le dans un bain aussi chaud qu'il peut le supporter, laissez le ainsi (tenant sa tête hors de l'eau) jusqu'à ce que ces convulsions soient passées. Enveloppez le ensuite dans des couvertes chaudes et donnez une bonne dose de ricin (castor). Si les convulsions persistent, continuez le traitement et envoyez chercher le médecin.

ANNIE MONTGOMERY,
Surintendant des Nurses de l'Hôpital Civique de Montréal.

Un nom aussi bref que singulier

Quand on veut citer un exemple de noms brefs on ne manque jamais d'évoquer le souvenir du marquis d'O, surintendant des finances sous Henri III.

Il semblait en effet impossible de trouver un nom plus simple. Mais comme il ne faut jamais désespérer on vient d'en découvrir un.

Il appartient à un habitant de Bourgueil, dans l'Indre-et-Loire, M. Eugène M. Cet honnête homme se contente d'une seule lettre et il s'en trouve bien.

M. M. un point c'est tout.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

VOUS avez tous entendu parler du Président Roosevelt, qui a remplacé à la Maison-Blanche le regretté McKinly. Je lisais l'autre jour quelques anecdotes au sujet de ses enfants, et je ne puis résister au plaisir de vous en raconter quelques-unes, certaine d'avance qu'elles sauront vous intéresser.

Alors que l'aîné des fils du Président n'avait que sept ans, il fut décidé qu'il accompagnerait sa mère dans un voyage que ferait celle-ci. Vous vous figurez aisément de la joie du petit bonhomme, et pendant les quelques jours qui précédèrent son départ, l'enfant n'eut d'autre sujet de conversation que le voyage projeté. La veille de ce beau jour, son père lui recommanda :

—Teddy, je te confie ta maman ; à toi d'en prendre soin.

Le même soir, dans sa prière, celui-ci dit : "Mon Dieu, s'il vous plait, protégez papa ; quant à maman, ne vous en occupez pas, car je m'en charge !!"

Il fut envoyé plus tard à Groton, Massachusetts, dans une école préparatoire, où voyant son goût prononcé pour les exercices sportiques ou athlétiques, on l'admit d'emblée dans la première classe des jeux de football. Avec la fougue qu'on y met à cet âge, on était toujours sûr de le trouver au plus vif de la mêlée ou au plus terrible de la bataille.

A l'occasion d'une joûte importante entre deux écoles de sport, Teddy s'était fait remarquer par l'ardeur et l'habileté de ses coups ; quand à un moment donné, venant d'attraper la bille, il fit un effort surhumain pour toucher le but convenu. Il allait y parvenir lorsque la partie adverse tomba sur lui. Pendant quelques minutes, il se fit une lutte héroïque entre ces enfants, lutte que n'eut pas dédaigné l'Histoire, et quand les adversaires du jeune Roosevelt laissèrent celui-ci libre de ses mouvements, il se releva à grand'peine et si pâle que ceux de son groupe se réunirent autour de lui.

—Qu'est-ce que tu as, voyons, t'es-tu fais mal ? demandèrent anxieusement une douzaine de voix.

—Oh ! non, répondit d'un ton qu'il s'efforça d'affermir, le héros du moment.

—Sûr, sûr ? demanda avec intérêt le chef de la partie adverse.

—Tout à fait, reprit Teddy. N'interrompez pas le jeu pour moi, je vous prie, et continuons la partie.

A ce moment, l'un des maîtres arriva sur les lieux, et embrassa d'un coup d'œil le péril de la situation. Sur les instances de celui-ci, Teddy consentit à subir l'examen de son épaule, "qui, avoua-t-il, semblait lui nuire un peu pour agir." On eut vite découvert à quoi s'en tenir sur cette inertie du membre attaqué quand on constata une cassure de la clavicule, ce qui n'émut nullement l'enfant, qui quitta le théâtre de ses exploits comme si de rien n'était, au grand ébahissement de ses jeunes compagnons, ayant peine à comprendre pareil héroïsme.

Je n'ai pas la cruauté d'exiger de mes petits neveux un acte d'endurance aussi stoïque, mais, j'en suis sûre, vous n'en admirez pas moins la conduite du petit Teddy Roosevelt qui nous montre déjà un caractère trempé, une âme qui ne craindra pas les épreuves ou qui saura les supporter au besoin, toutes vertus que Tante Ninette voudrait voir posséder par tous les petits neveux de sa page.

TANTE NINETTE.

Les deux œufs durs

(*Suite*)

VOILA, *mossieu*, sans vous, la fortune à laquelle je serais arrivé en cinq ans, et je crois être en droit de conclure maintenant que vous me devez pareille somme pour mes deux œufs durs. Veuillez donc me verser sur le champ $35,000,00. Je vais vous faire la quittance.

Quand Garangeot eut fini, John Crabe remit son portefeuille et son carnet dans la poche de son veston à carreaux, et dit lentement, à sa manière habituelle :

—Je n'avais pas été juste pour les Français : ils sont très forts.

—Alors vous payez ? insista Garangeot.

—Je ne paie pas ; je plaide devant la justice.

—C'est bien, on plaidera.

Et l'on plaida. Garangeot prit un avocat, Maître Mouillon de la Mouillère, qui établit, avec force preuves à l'appui, que les Anglais avaient brûlé Jeanne d'Arc et que c'était là un crime irréparable dont tous les fils d'Albion, jusqu'à la fin des siècles, devaient être personnellement responsables. Il rappela aussi Waterloo, le rocher de Ste-Hélène, et se montra aussi fort en géographie coloniale qu'en histoire. Ce fut une très belle plaidoirie à laquelle il était difficile de répondre puisqu'elle avait à peine touché le sujet en litige, et l'Anglais fut condamné au paiement de la somme demandée par son adversaire, sans parler les frais qui, en quelques semaines avaient formé une boule de neige déjà très respectable.

Heureusement que le Palais offre des ressources que savent exploiter les plaideurs un peu malins. Sur le conseil de son avocat, Maître Evans MacRoy, un écossais dont la famille était venue s'établir en France sous le règne de Louis XIV, mais enfin un écossais tout de même, John Crabe fit défaut, et le procès revint à trois mois de là devant le tribunal pour être jugé définitivement.

Ce fut une belle lutte. Cette fois, Maître Mouillon de la Mouillère remonta jusqu'à Guillaume le Conquérant et regretta, en grinçant des dents, l'échec du camp de Boulogne. Maître Evans Mac Roy, plus modéré, rappela les souvenirs glorieux de la guerre de Crimée et déclara que deux peuples qui ont combattu ensemble pour la même cause, ne devraient jamais se trouver en désaccord d'intérêts. Quant au fond même du procès, chacun maintenait ses conclusions. L'Anglais offrait toujours pour les deux œufs durs la somme que l'on sait, et Garangeot, plus bilieux que jamais, réclamait la sienne avec une âpreté toujours croissante.

Le tribunal était perplexe ; il nomma un expert et ajourna la cause.

※ PAGE DES ENFANTS ※

Cela prit encore trois mois. L'expert fit des expériences singulièrement intéressantes : il prit à chaque race de poules qui existe en France, deux œufs bien frais — il eut à un moment 758 œufs chez lui—il les fit couver tous, éleva avec soin les poulets qui en sortirent, et après les avoir vendus pour bien établir le prix moyen d'un poulet, il fit son rapport. Il s'y déclarait insuffisamment édifié et demandait que le tribunal entendît les témoins sur l'âge, la nature et la qualité des œufs qui avaient été consommés par John Crabe.

Celui-ci n'avait pas, au milieu de tous ces embarras, perdu son sang-froid ; il attendait le résultat du procès avec calme et quand on lui demandait :

—Qu'est-ce que vous ferez si vous perdez ?

Il répondait simplement :

—Je plaide encore, je plaide toujours.

La cause recommença donc. Les témoins cités par Garangeot étaient au nombre de cinq : le garçon qui avait couru après John Crabe pour lui réclamer le prix des œufs durs, la dame de comptoir, le maître d'hôtel, le sommelier et le plongeur. Tous les cinq rappelèrent, avec une mémoire surprenante, que les œufs étaient frais, très frais, trop frais même, dit la dame de comptoir qui avait une tendance à exagérer. Le maître d'hôtel dépeignit longuement les coquetiers dans lesquels on avait placé les œufs, le plongeur se rappela les avoir lavés, et le sommelier en profita pour donner au tribunal qui ne le lui demandait pas, un aperçu soigné de la cave de son maître. Après les dépositions, on n'était pas plus fixé qu'auparavant.

—Je m'étonne, monsieur le Président, dit gravement M. MacRoy, que la partie adverse n'ait pas fait citer la poule qui a pondu les œufs en question.

Le président eut envie de rire, mais comme c'était un homme sérieux dans l'enceinte du Palais, il répondit sèchement :

—Ces sortes de plaisanteries, M. MacRoy, sont déplacées dans le sanctuaire de la justice ; je vous invite à vous en abstenir désormais.

Il ne restait plus qu'à entendre les témoins cités par John Crabe. Les deux seuls qu'il eût pu trouver étaient deux marmitons de dix-sept à dix-huit ans, qui répondaient aux noms élégants de Gugusse et de Tatave. C'étaient une paire de vieux et solides amis ; ils ne se quittaient guère et faisaient leurs fredaines ensemble, mais c'était toujours Tatave qui parlait. Gugusse était là seulement pour approuver.

Ils firent leur apparition devant le tribunal en veste et tourte blanche.

—Approchez, mes amis, dit le président et n'ayez pas peur.

—Oh ! on n'a pas peur, m'sieur le Président, on n'a pas peur, dit Tatave. Vous avez trop l'air d'un brave homme, pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

—Vous rappelez-vous, continua le président, le jour où M. John Crabe ici présent, a mangé deux œufs durs au restaurant où vous étiez employés ?

—Si je me rappelle ! Ah ! oui alors que je me la rappelle. Le père Garangot a fait assez de tapage pour ses deux œufs, je l'ai encore dans les oreilles, pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

—Mais il y a une circonstance qui fixe d'une manière plus précise vos souvenirs ?

—Comprends pas, mon président. Tu comprends toi, Gugusse ?

—Pour sûr que non, Tatave.

—Je veux dire, reprit le président, y a-t-il quelque chose qui vous ait frappé ce soir-là et qui fait que vous vous en souveniez maintenant ?

Gugusse mit ses mains dans ses poches, prit un air malin, et se campant les jambes écartées devant le tribunal :

—Je vous crois, mon président ? C'est justement le soir où une truite que j'avais mise à frire dans la poêle, s'est sauvée pendant que j'avais le dos tourné. Seulement comme elle ne connaissait pas la maison, elle a pris par l'escalier de la cave et on l'a rattrapée tout de suite. Le client qui l'a mangée ensuite l'a tout de même trouvée excellente. Pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

L'auditoire avait éclaté de rire, et le président avait de la peine à tenir son sérieux.

—Comment, dit-il, que venez-vous nous conter là ? Ne vous moquez pas de la Justice, mon petit ami. A-t-on jamais vu une truite frite prendre ses jambes à son cou pour essayer de s'enfuir ?

—Pas plus, répartit Gugusse, qu'on n'a jamais vu des œufs durs donner le jour à des petits poulets. Les deux blagues se valent, pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

Le tribunal était édifié. Un enfant, simple marmiton, avait eu plus de bon sens que toutes ces barbes noires ou grises, qui disputaient depuis un mois sur un procès absurde. Garangot, le bilieux Garangot fut débouté de sa demande et condamné à tous les frais qui se montèrent à la somme de 1236 francs, ($247) juste 1 fr. 27 centimes (21 cts,) de moins que la somme qui lui avait été si libéralement offerte pour les œufs.

John Crabe était content, très content, mais il l'était en dedans et restait aussi calme que par le passé. Il eut une entrevue, en sortant du Palais avec Gugusse et Tatave.

—Vous êtes digne d'être Anglais, Tétève, dit-il au moutard qui avait si victorieusement enfoncé la justice : Je ferai la fortune à vô, si vô volez venir à London.

—Pas de ça, my lord, répondit vivement Tatave. Moi, je l'ai dit à Gugusse : Garangot est un pas grand chose, et il faut rendre justice, même à un Anglais ! mais quitter Paris, la France, le drapeau tricolore, pour aller fricoter des plats aux Englishmen, jamais de la vie ! Nous sommes Français et nous le resterons, pas vrai, Gugusse ?

—Pour sûr que oui, Tatave.

CHARLES NODIER.

(FIN.)

Dans le royaume de Saxe, la police inspecte les peignes et les brosses des barbiers et punit la moindre malpropreté d'une grande amende.

A travers les Livres

MONSIEUR Henri Bernard m'a adressé la brochure qu'il vient de faire paraître, intitulée : *Foulons le Drapeau*. Je l'en remercie. J'ai lu attentivement cette quarantaine de pages, écrites en un style agréable, et parfois pleines d'intérêt rappelant l'histoire des drapeaux français, successivement arborés dans notre mère-patrie, la France.

L'écrivain, parlant de notre étendard national, dit que nous devrions—pour maintes raisons qu'il énumère, — adopter le drapeau tricolore. C'est fait et depuis longtemps je pense. Je me demande, par exemple, qui a bien pu commencer, à soulever cette question de drapeau, quand tous les Canadiens sont si fiers du tricolore... Mais passons. M. Bernard désire donc ce drapeau aux trois couleurs, avec, en plus, l'image du Sacré-Cœur, entourée de feuilles d'érable et ornée de la devise de la province de Québec : *Je me souviens*. Toutes les opinions sont respectables ; celle-ci l'est supérieurement ; j'y vois cependant une objection que M. Bernard n'a peut être pas prévue. Cette bannière du Sacré-Cœur figurera avec honneur dans les églises ou dans les processions et pèlerinages pieux, mais la piété de tout bon catholique n'aurait-elle pas à souffrir de voir la sainte image dans les assemblées,—patriotiques, si on le veut, trop bruyantes et mondaines pourtant,—aux banquets publics, dans les théâtres, et que sais-je encore ? Je le crois, c'est pourquoi mon sentiment — puisque M. Bernard me prie de l'exprimer, — est tout à fait opposé à l'adoption de l'image du Sacré-Cœur sur le drapeau national. En trop de circonstances, ce serait irrespectueux.

Le Dictionnaire de la prononciation moderne, " seul ouvrage portatif donnant la prononciation figurée de tous les mots de la langue française," est un livre fait avec beaucoup de savoir, par M. Victor Delahaye, professeur d'élocution. Ce code de prononciation, si nécessaire au Canada, aura, j'en suis sûre, un bon succès de librairie. J'ai déjà eu l'occasion de rencontrer M. Delahaye, lors de son séjour au Canada, et je sais ce que nous devons attendre de ses talents et de son mérite. Les élèves, qu'il a formés ici, et à qui il dédie affectueusement son ouvrage, seront heureux de retrouver toute vivante, la trace du passage du maître.

M. le juge Loranger me fait l'honneur d'écrire pour le numéro prochain du JOURNAL DE FRANÇOISE la critique du livre de madame Henri Gérin-Lajoie : *Traité de Droit usuel*. Je ne connais de la loi que bien peu de choses — sinon qu'elle est *dure* ; — il sera donc plus flatteur pour Mme Gérin-Lajoie de tenir l'appréciation de son œuvre de la plume d'un éminent jurisconsulte que de la mienne. Il ne me reste donc qu'à offrir à l'auteur du *Traité de Droit* le tribut de mon admiration pour son remarquable travail, qui prouve si fortement ce que peut accomplir le talent féminin, et à l'amie l'expression sincère de mes plus chaleureuses félicitations.

Les ouvrages que je viens de citer sont tous en vente chez MM. Beauchemin & Fils, rue Saint-Paul.

FRANÇOISE.

Cuisine facile

SALADES AUX FRUITS

POUR la salade aux ananas, les ananas doivent être bien mûrs et assez tendres pour les mettre en petits fragments. Mettez alors le fruit dans un plat creux en verre, et répandez dessus un demiard de sucre pulvérisé, mélangé d'une cuillérée à table de jus d'orange et une de citron. On doit ainsi préparer au moins trois heures avant de servir afin de laisser au sucre le temps de se bien dissoudre.

AUTRE SALADE AUX FRUITS

Prenez un ananas, tranchez par petits morceaux, puis deux oranges pelées et aussi tranchées, une boîte de cerises, une tasse d'amandes (pecan) coupées en morceaux. Servez après les avoir laissées macérer dans le jus.

Pour la salade aux gadelles blanches et rouges (currants), laissez le fruits sur sa tige et frottez légèrement d'un blanc d'œuf ou de gélatine, puis roulez dans du sucre granulé et laissez glacer parfaitement avant de l'entasser dans un plateau en verre contenant de la laitue bien tendre. Au moment de servir ajoutez sur le tout une parure composée de la meilleure huile, jus de citron et d'un peu de sel, juste ce qu'il en faut pour enlever le goût du jus de citron.

Pour une délicieuse salade aux fruits.—Mettez un peu de gélatine, ou une gelée aux fruits quelconque, dans le fond d'un moule carré et uni que vous aurez placé dans de la glace cassée. Laissez prendre la gelée, puis mettez un rang de fruits : cerises, morceaux d'ananas, grosses mûres, tranches de bananes, ou pulpe de raisin, etc. Alors mettez un autre rang de gelée remplissant tout votre moule de cette manière puis laissez sur la glace jusqu'au moment de s'en servir. Quand vous le retournerez dans votre plat, le poids des fruits le fera se séparer en morceaux et vous aurez ainsi une jolie salade aux fruits. On arrose le tout légèrement de jus de citron si on le désire.

SIROP DE VINAIGRE AUX FRAMBOISES

A trois chopines de vinaigre blanc, ajoutez quatre chopines de framboises, deux livres de sucre blanc et un verre de brandy. Mettez deux chopines de framboises dans le vinaigre, le premier jour et laisser ainsi 24 heures. Le jour suivant, coulez le jus pour l'ajouter à 2 chopines de framboises et laissez encore 24 heures ; puis alors versez dans un pot en grès et mettre ce pot dans une casserolle d'eau bouillante, écumez au besoin. Laissez bouillir une heure. Quand ce sera froid, ajoutez le brandy et embouteillez.

Les mangeurs de sel à Londres

Il fallait s'y attendre. Depuis que le sel a été sacré " élixir de longue vie," les hommes, qui depuis la naissance du monde ne cherchent qu'à prolonger leur courte existence, se sont mis à en manger effroyablement.

Les Anglais surtout se montrent enragés. La consommation du sel a augmenté dans les restaurants de Londres, à un point tel que les salières sont toujours vides.

Les habitués des grands restaurants ne cessent de demander aux patrons de servir plusieurs fois par semaine des plats très salés comme le " pickled pork " et les " Cloaters."



L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

La Caisse Nationale d'Economie

Les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE apprendront sans doute avec plaisir que le Capital de la Caisse Nationale d'Economie est maintenant de

$70,000.00

La Caisse va porter cette année à accumulation plus de **$3,005.00** d'intérêts, et il n'y a aucun doute qu'au 31 décembre prochain le Capital sera près de

$100,000.00

Nous sommes persuadés que nous intéressons nos lectrices en leur faisant suivre les progrès de la Caisse Nationale d'Economie car elle est la seule Société qui admet

Les Femmes et les Enfants

sans examen médical, ni aucune autre formalité, et donne les mêmes avantages qu'à toute autre personne du sexe masculin.

Toute mère de famille pourra facilement épargner 25c. par mois pour s'inscrire à la Caisse et inscrire chacun de ses enfants lorsqu'elle saura que la

La rente payée

après 20 ans de sociétariat sera suffisante pour pouvoir rencontrer les dépenses indispensables de l'existence.

Demandez les prospectus à

ARTHUR GAGNON,
Sec.-Très.,
Monument National, Montréal.

ou aux autres bureaux établis par la Société.


Réservé